L'ISOLEMENT

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,
Au coucher du soleil, tristement je m'assieds
Je promène au hasard mes regards sur la plaine,
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

Ici gronde le fleuve aux vagues écumantes;
Il serpente et s'enfonce en un lointain obscur.
Là le lac immobile étend ses eaux dormantes
Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

Au sommet de ces monts couronnés de bois sombre,
Le crépuscule encor jette un dernier rayon.
Et le char vaporeux de la reine des ombres
Monte, et blanchit déjà les bords de l'horizon.

Cependant, s'élançant de la flèche gothique,
Un son religieux se répand dans les airs
Le voyageur s'arrête, et la cloche rustique
Aux derniers bruits du jour mêle de saints concerts.

Mais à ces doux tableaux mon âme indifférente
N'éprouve devant eux ni charme ni transports;
Je contemple la terre ainsi qu'une ombre errante;
Le soleil des vivants n'échauffe plus les morts.

De colline en colline en vain portant ma vue,
Du sud à l'aquilon, de l'aurore au couchant,
Je parcours tous les points de l'immense étendue,
Et je dis : " Nulle part le bonheur ne m'attend ".

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,
Vains objets dont pour moi le charme est envolé ?
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé !

Que le tour du soleil ou commence ou s'achève,
D'un œil indifférent je le suis dans son cours.
En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève,
Qu'importe le soleil ? je n'attends rien des jours.

Quand je pourrais le suivre en sa vaste carrière,
Mes yeux verraient partout le vide et les déserts :
Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire :
Je ne demande rien à l'immense univers.

Mais peut-être au delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux !

Là, je m'enivrerais à la source où j'aspire ;
Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire,
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour !

Que ne puis-je, porté sur le char de l'Aurore,
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi !
Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore ?
Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
Le vent du soir sélève et l'arrache aux vallons :
Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie :
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons !

Mondanités.

Mlle Jean Gannon donnera un dîner lundi en l'honneur de Mlle Mary Ashley Stanton.

Le même jour un dîner sera offert à Mlle Hilda Phelps et à Mlle Agnès George par M et Mme J. Robert Norman.

Mardi après-midi Mlle Lawrence Humphreys donnera un " linen shower " en l'honneur de Mlle Angèle Brierre.

M. et Mme S. P. Walmsley donneront un dîner mardi, pour leur fille, Mlle Carrie Walmsley.

Le mariage de Mlle Gladys Fenner avec M. Edward James Gay sera célébré mercredi à 5 heures à Christ Church.

Un cotillon aura lieu chez M et Mme Henry Fay Baldwin mercredi soir en l'honneur de leur fille, Mlle Amelia Baldwin.

Mlle Katharine Andrews offrira un lunch à Mlle Mary Ellis Leake et Mlle Olive Manson au Pickwick Club jeudi prochain.

Une partie de bridge suivie d'un thé aura lieu chez Mme Eli Watson samedi après-midi, en l'honneur de Mlle Mary Ashley Stanton.

Vendredi soir, premier cotillon du Louisiana Club.

Par suite de la mort de leur oncle, le Dr Raymond Sauvage, M et Mme Albert J. Laplace et Mlle Louise Laplace ont rappelé toutes les invitations aux fêtes qu'ils devaient donner.

M. J. P. Costello annonce les fiançailles de sa nièce, Mlle Alma Clotilde Maine de Baton Rouge, avec M. Christian Capdevielle, le fils de M et Mme Paul Capdevielle. Le mariage aura lieu à la fin de Décembre.

M. et Mme D. F. Harang font des invitations pour un cotillon qu'ils donneront en l'honneur de leur fille, Mlle Stella Harang, le 6 Déc à l'Hôtel Grunewald.

M. et Mme Henry Denis et leur famille sont de retour de la Passe Christian.

M. et Mme Richard S. Charles, Jr. donneront un dîner en l'honneur de Mlle Mary Ellis Leake, Jeudi soir.

Un très beau dîner a été offert à Mlle Agnès George par M et Mme C. W. Robinson, lundi soir. La table était ornée de roses roses et de fougères et à chaque place se trouvait un bouquet de corsage ou une boutonnière des mêmes fleurs. Les invités étaient Mlles Louise Westfeldt, Emma Tebo, Sallie Trufant, Martha Gilmore, Louise Duggan, Julia Armstrong, Carrie Walmsley, Hilda Phelps et MM. Arthur Lacour, Stirling Nott, Gus Beauregard, Theodore Roehl, Horatio Turner, Tom Westfeldt, John Plauché, Robert Robinson et Dr Sam Coleman.

M. et Mme Albert Baldwin donneront deux dîners en décembre en l'honneur de leur petite-fille, Mlle Amelia Baldwin.

Le club de bridge de Mme Henry M. Gill se réunira mardi chez Mme L. D. Goodrich, avenue Esplanade.

M. et Mme Allison Owen donneront une soirée dansante le dix-sept décembre, en l'honneur de leur nièce, Mlle Blanche Lemarié, la fille de M. et Mme Octave Lemarié.

M. et Mme J. R. Westfeldt donneront un dîner le quatorze décembre pour leur fille, Mlle Louise Westfeldt.

Mme Ike Stauffer, sa fille Mlle Louise Stauffer et sa nièce, Mlle Céleste Stauffer, sont de retour d'un voyage en Europe.

M. et Mme Charles Desporte et Mlle Marcelle Desporte font des invitations pour un cotillon qu'ils donneront le quinze décembre en l'honneur de Mlle Olga Rocquet, la fille du Dr et Mme Albert Rocquet.

Le cotillon donné par Mme Ringgold Brousseau mardi soir, pour les débuts dans le monde de sa fille, Mlle Sidney Lee Brousseau, a été extrêmement brillant. La fête, a eu lieu dans l'ancienne demeure Avenue Esplanade, de Mlle Sue White, la tante de Mlle Brousseau, qui habite maintenant Washington, D. C. Les salons étaient décorés pour la circonstance de fougères et de fleurs. Mme Brousseau et Mlle Brousseau en faisaient les honneurs aidées de Mmes Thomas Anderson, Victor Meyer, Edwin Rodd, Henry V. Beer, John O'Kelly et Mlle Heloise Bullitt de Louisville, Ky. Mlle Brousseau portait une délicieuse toilette de chiffon et messaline rose tendre et avait un bouquet de roses roses. Le cotillon conduit par M. Chas Wolfe était dansé par Mlles Brousseau, Bullitt, Hilda Phelps, Mary Ellis Leake, Beatrix Kennedy, Amelia Baldwin, Agnès George, Martha Gilmore, Germaine Stouse, Myra Pond, Kate Nott, Cora Wisner, Alice Shiell, Fenella Hero, Mary Ashley Stanton, Virgie Braud, Jeanne Lange, Marguerite Saunders, Medora Hymson, Marguerite Holland, Louise Westfeldt, Nina Watters, Olive Manson et MM. Miller Gordon, Evan Renshaw, Godfrey Parkerson, James Plauché, Philip Williams, Bernard Avegno, H. McNair, I. H. Charles, Jr, Stirling Nott, H. Vincent, Douglas Black, John Plauché, Charles Wolfe, Théodore Roehl, Robert Levert, T. Johnson, Jules d'Hote, P. Roach, Walter Castanedo, A. Littlejohn, Lee Renshaw, Lee Sinnott, Alfred Hero, Stewart Mansell, H. P. Dart, Jr, E. Denis, Robert Norman, H. Mithoff, Benjamin Crump, Jr., W. de Fuentes et autres. Les faveurs du meilleur goût, étaient distribuées par Mlles Hilda et Mildred Meyer et Lizzie Anderson. Après le cotillon un souper-buffet a été servi dans la salle à manger qui était ornée de plantes vertes et de chrysanthèmes jaunes.

Le Dr et Mme Birney Guthrie donneront une partie de bridge le 9 décembre.

Mercredi après-midi, Mme E. E. Soulé donnait en l'honneur de Mme Clarence Beckwith de Chicago, un thé précédé d'un bridge dont les prix, de ravissants coffrets de style empire, furent gagnés par Mmes Robert Guérard, L. Beach, W. J. Bentley, Albert Soulé, W. T. Jones, Randall Duqué et Gus Baldwin. Des chrysanthèmes jaunes dans des cornets de cristal et des fougères ornaient la table.

Mlle Mary Farrier donnera un lunch au Pickwick Club jeudi, en l'honneur de Mlle Florence Ford.

Très beau dîner "tête poudrée" mardi soir, chez M. et Mme James Puech qui recevaient pour leur nièce Mlle Lucile Winship. La salle à manger était luxueusement décorée de plantes vertes, et la table était ornée d'exquise façon d'œillets rouges et de roses Richmond. Des gerbes des mêmes fleurs ou des boutonnières étaient placées auprès de chaque couvert. Les convives comprenaient Mlles Winship Lucy Claiborne, Maude Eustis, Carrie Hayward, Helene Maury, et MM. T. L. Airey, Alfred Grima, Sam Coleman, Dick Leverich, Walter DeBuys. Mme Puech et ses invitées portaient de ravissantes toilettes et avaient les cheveux poudrés.

Mme J. D. Hayward donnera le 8 décembre une partie de bridge pour sa fille, Mlle Laura Hayward.

Lundi dernier un "silk shower party" et un bridge ont eu lieu chez Mlle Marcelle Desporte en l'honneur de Mlle Angèle Brierre dont le mariage avec M. W. Humphreys aura lieu en décembre. Cette fête charmante dont Mlle Desporte faisait les honneurs aidée de sa mère, Mme Charles Desporte, et de sa belle-soeur, Mme Charles Desporte, Jne, a eu lieu dans le cadre fort élégant de salons décorés de palmiers et de fougères. Les invitées comprenaient Mlles Elise Hindermann, Lottie Waterman, Catherine Andrews, Lucretia Gore, Mary Havard, Alma L'Hote, Julia Grace, Olga Roca, Cora Wisner, Fenella Hero, Paule Brierre, Juliet Camors, Mary Hosmer, Amelia Baldwin, Jeanne Lange, Nina Burthe, H. Barrow, Jose D'Aquin, Laurence Humphreys, Marguerite Holland, Addie Hooper, Julia Havard, Leonora Dickson. Les prix, des cadres en argent, ont été gagnés par Mlles Gore, Dickson, Keplinger, Hooper. L'Hote et Havard. Après la partie le thé a été servi autour d'une table garnie d'œillets roses et de fougères.

Mme Charles Manson fait des invitations pour un bridge-whist qu'elle donnera le 7 décembre.

Jeudi soir, Mlle Juliet Camors a donné un très beau souper auquel étaient conviés, Mlles Anita Lange, Angèle Brierre, Laurence Humphreys, Jane Cordill, Joséphine May, Marcelle Desporte, Julia Havard, Lenora et Elvira Dickson, Olga Rocquet, Elise Hindermann, Edwina Lynd, M. et Mme Emile Loeliger, M. et Mme George A. Camors et MM. Semmes Walmsley, B. Grunewald, Carl Case, Abe Leverich, John Montgomery, Chester Dickson, J. Plauché, Norman Dickson, Walter Humphreys, Henry Brierre, Dr Clarence May, Dr W. Patton, A. Littlejohn. La table était décorée de chrysanthèmes jaunes.

Mme A. C. Wuerpel donnera un lunch le 10 Déc. en l'honneur de Mlle Stella Le Gardeur.

A la seconde partie de cartes donnée par M. et Mme George Alfred Hero mercredi soir pour leur fille Mlle Fenella Hero, assistaient entre autres Mlle Jeanne Lange, Olga Rocquet, Myra Pond, Olive Manson, Virgie Braud, Germaine Stouse, Amelia Baldwin, Sarah Stern, Mary Ellis Leake, Rebecca McCutcheon et M. M. W. Dart, H. L. Sinnott, Lee Renshaw, Albert Andrews, Walter Castanedo, Bert Williams, Henry Harris, E. Meyer, Douglas Morgan et M. Loustalot.

Le Cercle Apollon a donné samedi dernier dans les salons de Mlle G. Bunol, gracieusement décorés à cette occasion de palmiers et de fougères, une brillante soirée musicale qui a eu un grand succès. Le programme composé avec un soin particulier était le suivant : "Reine de Saba," Gounod, chœur ; "Trio," Smart, Mlles E. Melchior, I. Poirot, E. Muller ; "Rondo," solo de piano, Mendelssohn, Mlle M. Hauck ; "Si tu m'aimais," Denza, Mlle L. Sénac ; "Chanson," Clarendon, Mlle B. Casteix, "Dragons de Villars," duo, Maillart, Mlle A. Carrere, M. P. Jacobs ; "La Juive," Halévy, M. George Chance ; "Tu me dirais" Chaminade, Mlle A. Carrere, "Robert Bruce" Rossini, M. A. Jacobs, "Regrets de Manon" Massenet, Mlle J. Magnard, "Mignon" Thomas, M. P. Jacobs et le "Choeur nuptial" "Rose Maiden" de Cowen, par le Cercle.

La réception que donnaient Mme Jeanne Castellanos et Mlle Lottie Mitchell à l'Hôtel Grunewald mercredi après midi, a été particulièrement brillante. De 4 à 6 heures une foule élégante se pressait dans le jardin de thé de l'hôtel, dont le luxe ajoutait à l'attrait d'un programme varié celui d'un cadre ravissant. On a beaucoup goûté des ballades chantées avec infiniment de goût par Mme Edouard May. Mme Raoul Vallon et Mlle Evelyn Meyer se sont fait applaudir à plusieurs reprises et Mme Henry Bouny a provoqué l'enthousiasme général quand elle a fait entendre sa belle voix dans "Good bye Sweetheart"

Mme Udolpho Wolfe, Jr. a réuni quelques personnes à un five o'clock qu'elle donnait mercredi en l'honneur de sa soeur Mme Clinton Wise. Des plantes vertes et des roses blanches et roses décoraient les salons Mme Wise et Mme R. S. Charles, Jr, recevaient avec Mme Wolfe.

Le thé et le chocolat étaient servis par Mme Garland Wolfe et Mlle Alice Hardie.

Poissons musiciens

Il existe près de l'Ile de Ceylan une espèce de poissons qui ont la propriété d'émettre des sons aussi mélodieux et agréables que ceux provenant des harpes éoliennes. Qui donc parlait du mutisme des poissons ?

SOUVENIRS SUR RACHEL.

Mme Dinah Félix, qui vient de mourir à l'âge de soixante douze ans, était — comme on sait — la plus jeune sœur de Rachel. Douée d'un superbe talent, elle a laissé à la Comédie Française et à l'Odéon le souvenir d'une grande artiste, très admirée. Elle jouait notamment les soubrettes à ravir.

Mais peut-être sa mort eût-elle été plus discrètement annoncée, si la mémoire de cette petite vieille toute menue, qui s'en allait régulièrement au cimetière de Passy fleurir une tombe chère, ne se fût rattachée par des liens si étroits à celle de l'illustre tragédienne.

On n'a donc pas manqué, à cette occasion, d'évoquer le souvenir de Rachel ; et puisque l'attention est une fois de plus ramenée sur l'incomparable artiste dont nos pères admirèrent tant la puissance et le génie, nous croyons intéressant de publier ces belles pages écrites sur elle par Arsène Houssaye.

—

On sait toute la légende de Mlle Rachel : elle va au Conservatoire ; Provost la mal-juge : " Mon enfant, allez vendre des fleurs ! " Mais elle n'était pas de celles qui se découragent. Un soir, elle est acclamée au Théâtre Français ; on la noie sous les bouquets ; elle prend le plus beau et s'avance vers Provost :

—Vous m'avez conseillé de vendre des fleurs : en voilà !

Sacrée par Chateaubriand, comme le fut Victor Hugo, elle marqua chaque pas par un triomphe. Cette " fille d'Eschyle " avait toute la grandeur antique ; le peplum la transfigurait à ce point, qu'elle devenait à l'instant même Hermione, Andromaque, Phèdre, Camille, avec le fier accent de ces immortelles figures. Si elle eut un maître, ce fut Corneille ; ce fut aussi Racine ; mais on pourrait dire qu'elle fit Racine plus grand, en imprimant mieux le caractère olympien à ce poète trop souvent trompé par l'Olympe de Louis XIV. Mlle Adrienne Lecouvreur parlait au cœur ; Rachel parlait à l'âme. Le mot de Bouchardon lisant Homère : "Les hommes me semblent plus grands d'une coudée", était le mot des spectateurs qui avaient vu cette merveilleuse tragédienne dans ses rôles de Phèdre et d'Hermione. Et n'était-elle pas, dans l'intimité, la plus adorable des femmes ? de l'esprit trouvé et jamais cherché, la grâce de tout faire et de tout dire.

—Vous ne vous figurez pas, nous disait-elle un jour à un dîner chez M. de Morny, vous qui me trouvez belle aujourd'hui, comme j'ai commencé par être laide. Moi qui devais jouer la tragédie, j'avais le masque comique. C'était à faire mourir de rire, avec mon front cornu, mon nez en virgule, mes yeux pointus, ma bouche grimaçante. Je vous laisse à penser du reste. Je suis allée un jour avec mon père au musée du Louvre. Je passais devant les tableaux sans trop d'émotion, quoiqu'il me fît remarquer les scènes tragiques de David. Mais quand je fus au milieu des marbres, il se fit en moi je ne sais quelle révolution qui fut comme une révélation. Je trouvais que c'était beau d'être beau. Je sortis de là plus grande, avec une dignité d'emprunt, dont je devais me faire une grâce naturelle. Le lendemain, je feuilletais des gravures d'après l'antique ; jamais leçon du Conservatoire ne me fut si bonne. Si j'ai bien parlé aux yeux par mes attitudes et mes expressions, c'est parce que les chefs-d'œuvre l'avaient parlé à mes yeux.

Rachel nous disait cela si bnie que nous fûmes émus de ses paroles. On sait qu'elle parlait mieux que qui que ce fût, quand elle ne parlait pas comme un gamin de Paris.

—Ah ! j'oubliais, reprit-elle ; il faut que je vous dise que, je suis devenue belle, puisque vous me trouvez belle — et je n'en crois pas un mot — c'est que je me suis étudiée chaque jour dans ma vie à n'être plus laide. Il y avait du monstre en moi ; j'ai immolé le monstre. Comme j'étais en pleine sève, quand cette idée m'est venue de me refaire sur l'ébauche paternelle et maternelle, Dieu aidant tout s'est arrangé. Dieu, c'est le grand maître à dessiner. Il a voulu me retoucher ; les bosses de mon front sont tombées, mes cheveux l'ont voilé à l'antique ; mes yeux se sont fendus ; mon nez a repris la ligne droite ; mes lèvres trop minces se sont arrondies ; j'ai commandé à mes dents de se mettre en ligne. Et puis, j'ai répandu sur tout cela je ne sais quel air d'intelligence que je n'ai pas. Eh bien, ce qu'il y a de beau en tout ceci, c'est que je n'ai pas voulu être belle pour un homme — histoire de toutes les femmes, — mais belle au point de vue de l'art.

....Quand je fus nommé, grâce à elle, directeur du Théâtre Français, elle me montra sa lettre de remerciement au ministre. Elle avait déjà de vive voix remercié l'Empereur, qui n'était encore que président de la République.

—Vous allez me trouver bien pédant, lui disais-je, votre lettre est de Mme de Sévigné, mais avec deux fautes d'orthographe qui ne sont pas de ce temps-là.

—Eh bien, dit elle, je les laisserai ; ma lettre aura l'air bien plus sincère.

....A ses débuts, elle avait joué " Virginie, " une vraie tragédie qui annonçait un jeune maître, mais par malheur pour le poète, Ponsard rejeta à l'arrière-plan Virginie par " Lucrèce. " Mlle Rachel disait toujours que l'auteur aurait sa revanche. Elle lui demanda une autre pièce. De là " Rosemonde. " Un seul acte résumait toute l'action. Et quelle action ! Deux empoisonnements et un meurtre en moins d'une heure !

On eut beau représenter à Mlle Rachel qu'elle ne pouvait jouer un rôle où elle était contrainte à boire la mort dans une coupe faite du crâne de son père, elle s'obstina par amitié pour le poète. Les répétions ne lui dessillèrent pas les yeux. Il fallut la lumière de la rampe pour lui montrer toute la folie de cette œuvre. Devant l'effroi et la consternation du public, elle perdit pied et sentit tomber sa force tragique. Elle lutta pourtant, parce que sa volonté était de fer. Déjà malade, elle était effrayante à voir dans ce double désespoir, celui de " Rosemonde " et celui de Rachel.

La loge où elle s'habillait au Théâtre Français était précédée d'un salon en damas de soie blanc fort élégant ; des sièges confortables y attendaient les visiteurs intimes, et les admirateurs familiers. Ce soir-là, comme l'artiste s'était attardée sur la scène, ses amis eurent le temps de se trouver rassemblés dans le salon avant qu'elle y arrivât. C'étaient le directeur du Théâtre Français, le duc de Morny, M. Emile Augier, le marquis de Lavalette, Jules Janin. Mlle Rachel entra, soutenue par sa sœur et en proie à la plus grande agitation. Elle apostropha les personnes présentes :

—Que venez-vous faire ici, avec vos habits noirs ? C'est vous qui avez déjà porté en terre ma sœur Rébecca !

Plus on lui parlait, plus on l'exaspérait. Au lieu de se déshabiller, elle déchira son costume éblouissant. Puis, tout à coup, elle saisit une paire de ciseaux et voulut s'en frapper.

Si je n'avais arrêté son bras, peut-être en était-ce fait.

—J'ai voulu jouer ce rôle exécrable et j'y ai été exécrable ! disait-elle, de plus en plus désespérée.

Tous ses amis étaient survenus.

L'auteur, qui était dans le corridor, n'osait entrer. Je le supplial, pour calmer Rachel, de dire qu'il retirait sa pièce

—Je venais pour cela, me dit il.

La tragédienne respira. Elle savait qu'il avait droit aux trois premières représentations.

—Puisque vous m'empêchez de mourir, je veux encore jouer cette " Rosemonde " deux fois : mais ce sera ma fin.

Elle tomba évanouie. Heureusement sa mère survint, la berça dans ses bras et lui parla comme à un enfant. Elle rouvrit les yeux.

—O ma mère, voilà ce que j'ai fait de ton enfant !

Tout le monde se sentait des larmes. On n'avait jamais vu Rachel dans cette pâleur sépulcrale. On ne croyait pas qu'elle pût jouer de longtemps. On disait même qu'elle ne jouerait plus. C'était la désolation sur toutes les figures. Il fallut la porter pour la mettre dans sa voiture. De la voiture au lit, il fallut la porter encore. Pour la veiller, elle ne voulut que sa mère et sa plus jeune sœur, qui furent des anges.

Le bruit de sa mort se répandit ; mais elle m'écrivit qu'elle renonçait au théâtre et que sa famille seule la verrait encore tant elle voulait vivre cachée. Janin, pourtant, la renvoya vers le théâtre.

Elle avait envoyé cinq mille francs à l'auteur de "Rosemonde," comme s'il eût fait une pièce en cinq actes ; mais il était trop galant homme pour ne pas les lui renvoyer avec une lettre qui était un battement de cœur. Aussi dit dit-elle à Janin :

—Puisque tu le veux, grosse bête que j'aime tant, je ne quitterai pas le théâtre ; et pour vaincre la mauvaise fortune, j'y reparaîtrai dans " Rosemonde. " Je le dois à Beauvallet qui a été superbe. Je le dois à mes camarades.

Il fallut à Rachel dix jours pour bien se tenir debout. Ce ne fut pas la salle de la première représentation. On rendit justice à la farouche énergie de la pièce. Toutefois, Rachel comprit bien que ses dieux n'étaient pas là.

Elle fut longtemps à pouvoir se remettre de ce coup terrible. Rachel, comme toutes celles qui doivent mourir jeunes, respirait déjà le parfum funéraire des herbes du Campo-Santo.

COUR D'ASSISES DE LA SEINE.

LES DEBATS DE L'AFFAIRE STEINHEIL

Septième Audience.

Paris, 11 novembre.

Suite.

Mariette Wolff.

Mais n'anticipons pas. Sitôt l'audience ouverte, Mariette est appelée à la barre. Et soudain semble s'évoquer une des immortelles figures des "paysans" de Balzac.... Petite, ramassée sur elle-même, les membres noueux, elle donne, dès le premier coup d'œil, une réelle impression de force, et cette impression devient saisissante à contempler ce masque de rare énergie, au front énorme et bombé, à la bouche carrée, aux maxillaires puissants, aux yeux étrangement ardents, des yeux qui regardent droit devant eux, aigus et perçants....

—Jurez de dire la vérité, dit le président.

—Voilà ! fait-elle, et d'un geste large elle lève la main, une main nerveuse qui plus d'une fois tout à l'heure frappera la barre avec une énergie virile.

Depuis quinze ans elle est veuve d'un cocher, fut porteuse de pain, puis femme de ménage, et devint enfin cuisinière dans la famille Steinheil, aux gages de 60 francs par mois, gages qu'on ne lui réglait pas souvent d'ailleurs ; mais à l'en croire elle préférait cela. Si les gages étaient bons, l'ouvrage était dur ; mais heureusement madame aidait, aidait même à tout.

—Vous avez dit qu'elle était forte, dit le président.

—Chacun fait ce qu'il peut.

—Non, vous avez présumé ; vous avez dit qu'elle était aussi forte que vous pour déménager les meubles. Et vous êtes robuste.

Sa "patronne" n'était pas fière, par exemple ; elle connaissait tous ses enfants, les tutoyait même.

—C'est Alexandre qu'elle connaissait le moins, fait remarquer Mariette.

—Vous connaissiez tous les amis, ceux du Vert-Logis : demande le président.

—Oh tous ! il n'y en avait pas tant que ça, on a exagéré ! (Rires.)

Mme Steinheil se cache la figure derrière son mouchoir, et il semble à beaucoup que le rire la gagne elle aussi.

—Bon ! je me bornerai à ceux qui sont en cause ici. (Hilarité.) Vous avez connu M. Chonnard, locataire du Vert-Logis. M Steinheil était-il au courant de ses relations ?

—Je n'en sais rien. M. Steinheil les voyait tous à la maison et ne disait rien.

Après la rupture, Mme Steinheil fut très souffrante.

Et l'on parle du Vert-Logis. On y menait la vie de famille. Mme Steinheil s'y appelait Mme Prévost. M Steinheil s'appelait tantôt M. Prévost, tantôt M. Steinheil.

Et Mlle Marthe ?.... C'était aussi tantôt Mlle Prévost, tantôt Mlle Steinheil.

Singulier mic mac, comme dit Mariette, et peut-être le président eût-il pu demander quelle explication avait été donnée à cette jeune fille pour légitimer cette étrange façon de la débaptiser. Mais le président se borne à demander les noms des hôtes du logis du Vert-Logis. Ce sont MM. Chonnard, de Balincourt—celui-ci, tout juste une fois,—Borderel ; c'est tout.

—Ainsi, conclut le président, le grand jeune homme blond, tout ça c'est de la légende. Encore une !

Seul, Alexandre Wolff venait parfois voir sa mère.

—Elle avait une tendresse particulière pour lui, interroge le président : elle le tutoyait, l'embrassait....

— Elle m'embrasse aussi, moi.

— Ce n'est pas tout à fait la même chose.....Eh bien, voyons, personne n'est mieux renseigné sur la vie des maîtres que les domestiques.

—Les domestiques, interrompt vertement Mariette, doivent tout voir et ne rien dire. (Hilarité.)

....dire de mal ; — car la fidèle servante fait de l'affection mutuelle des deux époux la meilleure peinture.

— Eh bien, dit le président, vous êtes en contradiction avec les autres domestiques, qui affirment que l'accusée rudoyait son mari.

— Ah ! oui, les domestiques chassés, l'un, parce qu'il avait voulu abuser d'une femme de chambre ; l'autre, parce qu'il était toujours ivre. Jolis témoins ! s'écrie Mme Steinheil.

Enfin Libre.

Jusqu'ici, tout va le mieux du monde, mais voici un premier incident.

—Est-il vrai, demande le président, qu'après le crime, Mme Steinheil, un jour, se soit écriée : "Enfin, je suis libre !"

—On n'a pas dit comme c'est... Un jour, dans le cabinet de toilette, elle a dit : "Enfin je suis libre !" mais ce n'est pas pour la chose comme on dit, c'est parce qu'elle était assez rétablie pour sortir.

—Oh ! ça n'a jamais été interprété comme ça ! ...

—Par qui, interprété ? demande l'accusée d'une voix de mordant dédain. Par M. André qui s'est accroché aux paroles au lieu de s'accrocher à la vérité !

—Naturellement, vous vous plaignez une fois de plus du juge d'instruction ?

—Vous ne voudriez pourtant pas que je le remercie ! (Hilarité.)

Et l'on continue la peinture de la vie de famille. Des pavots ? on n'en prenait que pour soigner les maux de gorge. Les mœurs indignes du malheureux peintre, jamais Mariette n'en entendit parler. L'affection, elle régnait entre tous, mari et femme, filles et mères.

—Alors, pourquoi Mme Steinheil s'écriait-elle : "Encore maman !" quand arrivait Mme Japy ?

—On dit ça comme on dirait autre chose. (Rires.)

Une habitude de la maison était, quand on partait pour la campagne, de serrer les objets précieux, bijoux et argenterie, dans une cachette derrière le buffet de la salle à manger. En a-t-on fait autant cette dernière fois ? Mariette n'en sait rien, mais un jour on lui a interdit l'entrée de la salle à manger.

—Le 10 juin, quelle commission vous a donnée Mme Steinheil ?

—Celle d'aller à Bellevue, chercher une petite boîte dans la petite commode blanche ?

—Qu'y avait-il dedans ?

Mariette donne une verte leçon au président.

—Quand on me charge d'une commission, je ne regarde pas ce qu'il y a dedans.

—Vous êtes le modèle des domestiques, riposte le président.

Pas au point de vue de la mémoire. Car, en vain, le président insiste pour savoir si, le 10, elle a porté le peignoir mauve chez le teinturier. " Je ne me rappelle pas", répond impitoyablement la fidèle servante. " comme le temps qu'il faut pour venir de Bellevue à Paris, ça coûte dix-huit sous ", c'est tout ce que peut en tirer le président. Et c'est Mme Steinheil qui établit qu'il faut de 35 à 40 minutes.

De même les tapisseries qui auraient, selon Mme Steinheil été volées. Mariette ne les a jamais vues, mais elle ne montait jamais à l'atelier.

Poursuivant son interrogatoire méthodique, le président arrive à la soirée du 29 mai, à l'arrivée de Mme Japy.

—Tâchez de rappeler vos souvenirs, fait le président, car nous touchons à des heures graves.

Mais les souvenirs s'obstinent à ne pas revenir.

Qui a couché à Bellevue ? Mariette ne se rappelle pas. A quelle heure Mme Steinheil a-t-elle téléphoné ? Qui a répondu ? Mariette ne se rappelle pas. Marthe était-elle malade pour faire revenir Mme Steinheil ?

—Je ne me rappelle pas ; on est des fois malade, des fois bien.

Enfin, Mme Steinheil revient au Vert-Logis, on déjeune, et à deux heures elle téléphone. A-t-elle dès ce moment prévenu qu'elle ne rentrerait pas dîner ?

— Je ne me rappelle pas. Tout ce que je sais, c'est que M. Boisson devait dîner.

On dîne en effet, et à dix heures et demie, on se couche.

— Si tard ! fait le président. Et vous vous levez ?

— Vers six heures.

—Et de dix heures à six heures, il ne se passe plus rien.

—Rien.

Après le crime

Le lendemain matin, à six heures, elle se lève. En quel costume ? Des voisins diront qu'elle avait mis les habits qu'elle ne mettait que pour venir à Paris. Elle soutient que c'étaient ses habits ordinaires. Enfin, le docteur Acheray lui téléphone la nouvelle du drame. "La maison m'appelle là-bas ! dit Mariette, et elle accourt ; il y avait du monde....

—J'embrasse Mme Steinheil, dit elle, et elle ne me dit rien.

—Rien ?

—Non, aucune parole.

—Et vous êtes allée voir les cadavres ?

—Oui.

—Et puis ?

—Et puis, c'est tout.

—Comment, vous n'êtes pas retournée près de votre maîtresse ? Il est neuf heures, on n'a enlevé les corps qu'à midi, et vous n'êtes pas retournée près d'elle ?

A continuer